

Mon nom chinois est Yang, mon prénom Lei. Laoshi est un titre qui indique l'enseignant au sens moderne du mot, mais qui désigne aussi quiconque est un transmetteur de savoir, d'expérience, de compétence, et parfois de sagesse !

Souvent, en France, on me demande ce que j'enseigne en Chine. Je ne suis pas un scientifique de haut vol, mais un agronome généraliste et la compétence de bien des collègues chinois me dépasse de plusieurs têtes... alors qu'est-ce que j'enseigne, en fait ?

Souvent je réponds : « En fait, j'enseigne aux jeunes comment devenir un peu plus humain ! » En fait, qu'est-ce que cela veut dire ?

Je suis enseignant à l'université d'agriculture provinciale. 8000 étudiants vivent et étudient sur le campus. L'université couvre tout le cursus de la première année au doctorat. Toutes les sciences de la terre et du vivant, fondamentales et appliquées, y sont enseignées. Les phares de l'université sont d'une part le labo de protection des plantes qui développe biotechnologies et génomique les plus avancées. Ce labo est maintenant référencé mondialement dans sa spécialité. D'autre part les labos de génétique travaillent sur le riz, le thé, le poulet et le porc.

Les étudiants de premier cycle (Bachelor) sont originaires de la Province, c'est à dire qu'il y a des étudiants *classés* selon le système chinois comme appartenant aux minorités nationales : tibétains, mais aussi tous les peuples dont les pays sont à cheval sur les frontières avec le Myanmar, le Laos, le Vietnam, la Thaïlande. Les étudiants de 2^o et 3^o cycles (Master et Ph. D) viennent de toute la Chine.

J'ai longtemps été le seul étranger vivant sur le campus. J'y ai enseigné de 1993 à 1995, et depuis 2001. Entre ces deux périodes, j'y ai fait plusieurs voyages et animé des échanges inter-universitaires avec Lille. Depuis 2001, je donne d'une part aux étudiants en *Master* un cours sur le développement durable et un autre sur les politiques agricoles européennes, d'autre part je prépare une classe d'étudiants en *Bachelor* en horticulture à partir aux Pays-Bas faire les deux dernières années du cycle. J'enseigne en deux langues : chinois et anglais.

Le premier niveau du *devenir humain* qui oriente mon enseignement se trouve dans la matière même des cours. J'ai eu la liberté de choisir les thématiques. Faire un cours sur le développement durable, c'est ouvrir une porte nouvelle et pas n'importe quelle porte. La durabilité est d'abord la *transversalité des savoirs*. Les *transversales* sont rares dans le système universitaire qui prévaut en Chine et dans beaucoup d'autres pays. La durabilité est aussi un savoir inachevé, très inachevé même ! Thématique récente, en débat permanent, politiquement sensible qui impose une attitude de veilleur. Il faut beaucoup naviguer sur la toile, s'asseoir aux sites de discussion, etc. Par sa nature inachevée et transversale, la durabilité ouvre sur une *charpenterie* de l'intelligence et des savoirs qui privilégie l'interrogation sur l'affirmation, le détour par le savoir de l'autre sur le *tour-d'ivoirisme* du scientifique d'antan ou du scientifique chinois des années de la révolution culturelle,...

L'autre thématique choisie tourne autour des politiques agricoles européennes. Cela va dans le même sens. C'est un cours de questions ! Il n'est pas nécessaire que les jeunes chinois apprennent les dates des traités européens. Tout au long du cours, des questions se lèvent, des contradictions, des enjeux apparus dans l'histoire agricole européenne. Mon rôle est de faire passer les étudiants de ces questions européennes à leurs questions chinoises. Une question a beaucoup plus de chance d'être universelle qu'une réponse. Un exemple : après l'entrée de la Chine dans l'OMC, la seule alternative est-elle la mort de la micro-agriculture familiale chinoise au profit d'une agriculture industrielle, sous prétexte de productivité ? L'étude de l'histoire des agricultures européennes, les plus antinomiques en particulier, comme l'anglaise et la française ou la danoise, renvoie les étudiants dans leurs filets chinois : quelles sont nos alternatives chinoises pour garder nos pères, mères, frères et soeurs au village sans qu'ils y restent comme des mendiants ou le deviennent ? Pourquoi vendre à bas prix des matières premières agricoles et laisser à d'autres le profit de la valeur ajoutée par la transformation, alors qu'il est possible de restituer cette valeur ajoutée aux agriculteurs reconvertibles en producteurs-transformateurs ?

Le deuxième niveau du devenir humain concerne, pour dire bref, la relation humaine en jeu

dans l'enseignement.

Un proverbe arabe m'a marqué : « Apprendre n'est pas une conquête, c'est une harmonie ». Traduit en chinois, ce proverbe est souvent au fronton de mes cours. Un ami me l'a même calligraphié ! Le savoir n'entre pas de force. Le rôle du par coeur et de la répétition est en question dans la pédagogie chinoise. Je suis étonné de la dichotomie entre la valeur d'harmonie recherchée dans une part de la culture chinoise, et la violence des combats qu'un étudiant chinois doit livrer en lui-même pour retenir sans apprendre, pour répéter sans comprendre. Ce souci se traduit dans mes cours, notamment par le *détour sémantique*. Le vocabulaire scientifique des langues alphabétiques est en très grande majorité issu de grec et du latin. Une grande partie du vocabulaire courant anglais, par exemple, peut être compris en expliquant sa genèse.

Un paradoxe marque la relation d'enseignement : j'ai appris des Chinois à raisonner et regarder la réalité de façon non dualiste, non réduite au dilemme. Or je ne cesse de m'opposer aux raisonnements et réactions des étudiants qui relèvent d'un comportement simpliste et réducteur. Il faut construire une pensée du “*et*” et remonter le courant du “*ou*”. Il est nécessaire de porter le regard au-delà des dilemmes simplistes qui affaiblissent le système universitaire, tel celui qui sépare en les opposant généraliste et spécialiste. Il faut faire droit aux nécessaires spécialisations. Mais au terme du cours, du semestre, de l'année, du cycle... il faut encore faire la gerbe, celle d'une vie d'homme, de femme, de citoyen heureux, unifié, compétent et adapté aux environnements nouveaux. Un enseignant, une institution de formation, sont attendus au-devant d'eux par les exigences portées par les projets de vie des étudiants, par les marchés de l'emploi, par la demande sociale, par le pays, par l'avenir de la planète... Si la gerbe n'est pas l'objectif du semeur, à quoi cela lui sert-il de sortir pour semer ?

L'amour propre est un puissant moteur de la relation à l'autre, dans le monde entier, en particulier dans des psychologies jeunes, encore en train de se forger. Les Occidentaux ont l'habitude excessive d'enfermer les Chinois dans le souci maladif de la *face*. Connaissant le vis-à-vis étudiant en Chine comme en France, je constate que les jeunes se ressemblent sur ce point ! Associée à l'obsession moderne du zéro défaut et de l'excellence, cette affaire d'amour propre me conduit à une relation pédagogique dans laquelle on se forme avec sa force et sa faiblesse. Je crois à l'exigence et au désir d'excellence mais je crois qu'ils sont erronés s'ils sont suscités sans l'équilibre de l'échec possible, de la deuxième chance. Je ne peux exiger d'une terre qu'elle donne son meilleur blé que si je lui offre la patience de l'hiver, le temps de la terre nue et des craquelures du gel. Le créateur de vivant accepte que ce vivant soit le fruit de l'hésitation, du hasard et de l'imprécision, parfois de ratés. Il n'y a pas de vivant qui ne soit relatif à quelque chose qui meurt. Le chemin d'humanisation sur lequel je tente d'accompagner les étudiants est celui sur lequel on apprend à faire en soi la part de la force et celle de la faiblesse.

Dans la matière même des cours, comme dans la relation d'enseignement, accompagner les étudiants dans leur devenir humain, cela peut être résumé dans la résultante de deux dimensions : horizontalité et verticalité.

L'horizontalité, c'est avoir un horizon, savoir regarder loin, porter le regard au-delà de soi-même, de sa *grande muraille*, jusqu'à l'autre, celui du dehors et parfois jusqu'à l'infini. C'est aussi rassembler comme sur une toile, croiser des fils d'amitié, de solidarité, sortir de sa solitude. C'est attendre et espérer l'autre, plus loin que lui-même, quand il est enfoncé dans la médiocrité. L'horizontalité, c'est être étendu de coeur ; c'est la dimension de celle et de celui pour qui toute rencontre humaine, toute situation peuvent être une mise en mouvement de fraternité humaine, de respect des reliefs de la vie, de la culture d'autrui, de ses désirs et de ses projets.

L'horizontalité de l'homme va chercher au loin la musique, elle est une fraternité à priori, elle se saisit des baguettes pour manger le riz en Chine ; en Inde, elle ouvre sa main droite pour le porter à sa bouche ; en Afrique, elle tend le bras vers le plat commun pour manger la boule de maïs ou de manioc... et chez nous en France, elle tend le verre pour l'amitié !

L'horizontalité professionnelle, c'est de toujours savoir reconnaître l'homme et la femme au-delà de la verticalité des hiérarchies professionnelles et sociales, de pouvoir et d'argent. C'est pousser toujours au-delà de la rivalité jalouse pour lier les fils de la connaissance, des réseaux de

savoirs qui croisent les spécialités professionnelles et scientifiques.

Un mot n'existait pas dans la langue française quand j'étais étudiant : surfer. Il est utilisé aujourd'hui dans le sens négatif de superficialité. Mais il existe aussi pour indiquer un sport qui fait appel à un talent : avancer avec les forces naturelles, celle de la vague, de la marée et de l'océan, celle de la pente et de la neige, celle du vent et des grands courants d'altitude.

Mais que serait l'horizontalité sans la verticalité ?

Et il y a la profondeur, la dimension de fondation, le fondement de soi et du monde. Devenir et être un homme, une femme fondés, savoir où sont nos rocs, nos sources intérieures.

Nous sommes capables de tendre la toile, le WEB sur toute la surface de la terre. Il reste à s'occuper du fond, de la profondeur, de ce qui existe sous la surface ou voudrait exister et qui ne se voit pas sur nos écrans de plus en plus plats et ne se dit pas dans l'immédiateté électronique de nos mails. La surface ne suffit pas. L'homme de la verticalité auquel je ressens le besoin d'être fidèle, question de vie ou de mort, de sens ou de non-sens, d'avenir et de bonheur, n'est pas qu'un être de communication, d'horizontalité. Il est aussi un être de rencontre. La rencontre contient la communication mais ne s'épuise pas en elle. Il est possible de communiquer sur la surface de la toile sans risquer la rencontre !

« En fait », j'enseigne aux étudiants à rencontrer d'autres questions, d'autres savoirs, d'autres réponses ; à rencontrer l'autre étranger qui les porte ; à se rencontrer soi-même dans cette Longue Marche d'un devenir humain.

C'est le même esprit qui est à l'origine du projet de formation universitaire auquel je travaille depuis plusieurs années, entre Kunming et Lille. Tout cela ne se fait pas sans un esprit qui anime le fond. Le projet veut rejoindre le cœur propre de chacun, chinois et étranger, qui vient de se former. Une forte dimension interculturelle marque toutes les formations. J'ai choisi le caractère chinois ?, Cheng, comme fronton et logo de ces formations. Pourquoi ce caractère ?

Il était une fois... un cours de littérature chinoise classique de l'Université de Paris VI, en 1989. Le texte étudié était le Zhong Yong, oeuvre néo-confucéenne datant du IV^{ème} siècle avant notre ère. L'enseignant, François Julien, avait choisi de traduire le titre chinois par : *La régulation à usage ordinaire*. Le caractère cheng est au cœur de l'oeuvre. Il est traduit par *authenticité*. Les textes qui suivent sont très anciens mais ils sont un vis-à-vis de dialogue vivant, dans l'effort du formateur pour accompagner des étudiants.

Zhong Yong, chapitre 20, ligne 17 à 21.

Il y a un chemin pour advenir à une authenticité de son humanité, avec une vérité telle que cela contribue à ce que d'autres avancent sur ce chemin.

Sans être clairvoyant sur le bien, on ne peut atteindre une telle humanité authentique. Cette authenticité dont la vérité suscite une transformation du monde et des êtres, c'est le fait même du ciel.

Etre à la tâche pour advenir soi-même, et faire advenir à une telle authenticité, c'est la voie de l'homme.

Sans effort, sans labeur, l'authenticité existe, elle est déjà au Centre. Et c'est le propre de l'homme de sagesse de l'obtenir sans même avoir pensé, de suivre sans peine la voie de ce Centre.

Les autres hommes doivent se mettre à l'oeuvre pour qu'advienne l'authenticité et la vérité de leurs existences.

Pour cela ils feront le choix du bien et s'y tiendront, avec un attachement solide.

Ils développeront leur savoir,

Ils seront des questionneurs exigeants,

Ils seront les hommes d'une pensée attentive,

*Ils s'exerceront à un discernement clair,
Ils s'attacheront à mettre en pratique dans leur vie le choix qu'ils font du bien.
Tant qu'il existe quelque chose qu'ils n'ont pas étudié ou que, l'ayant étudié, ils ne le maîtrisent pas, ils ne devront pas abandonner.*

Tant qu'il existe quelque chose sur lequel ils ne se sont pas interrogés, ou que s'étant interrogés, ils ne sont pas parvenus à en connaître la réalité, ils ne s'abandonneront pas.

Tant qu'il existe quelque chose auquel ils n'ont pas réfléchi, ou qu'ayant réfléchi ils ne le saisissent pas, ils n'abandonneront pas.

Tant qu'il existe quelque chose qu'ils ne discernent pas, ou que l'ayant discerné, ils ne le voient pas encore clairement, ils n'abandonneront pas.

Tant qu'il existe quelque chose qui appartient au Bien et qu'ils ne le mettent pas en pratique, ou que l'ayant mis en pratique, ils ne s'y attachent pas avec tenacité, ils ne devront pas abandonner.

Ce que les uns peuvent mener à bien en un seul élan, un autre s'y élancera cent fois.

L'un y parvient en dix coups, l'autre en mille !

En fait, celui qui s'engage sur cette voie, bien que pauvre d'esprit, connaîtra sûrement la lumière, bien que faible, deviendra certainement fort.

Chapitre 33

« Sur son vêtement de brocart, elle rajoute une robe simple » est-il écrit dans le Livre des Poèmes.

C'est qu'elle ne veut pas laisser paraître un vêtement si orné.

Ainsi parcequ'il se plaît à rester dans l'ombre,

*Le Dao de l'homme de bien devient de jour en jour plus illustre,
tandis que, parce qu'il aime à briller,*

le Dao de l'homme de peu, de jour en jour, s'étirole.

Le Dao de l'homme de bien est fade mais ne lasse pas,

il est simple mais néanmoins orné, plat mais non sans harmonie.

Celui qui connaît la proximité de ce qui paraît lointain,

celui qui sait d'où vient le vent,

celui qui enfin sait le devenir visible de ce qui est le plus infime,

celui-là peut connaître la vertu.

Douze ans après la découverte de ces textes, au moment où je repartais en Chine pour animer les programmes de formation, un collègue chinois, ignorant tout de mon intérêt pour cette pensée ancienne, m'a offert un petit rouleau de calligraphie qui reprenait ce caractère dans un dicton traditionnel en quatre caractères, ce qu'on appelle un chengyu :

On peut traduire au plus simple par *sincère et partenaire*. Cheng est resté en moi comme la modalité d'une rencontre, d'une vie professionnelle et d'un travail, d'une amitié, bref d'un séjour en Chine.